



MR 73



GAUMONT PRÉSENTE

Une coproduction

LGM Films - Gaumont - TF1 Films Production - MEDUSA Film

MR 73

UN FILM DE
OLIVIER MARCHAL

Durée / 2h04

SORTIE LE 12 MARS 2008

© 2007 LGM Films - GAUMONT - TF1 Films Production - MEDUSA Film
Visa d'Exploitation n° 116898 - Dépôt Légal 2008

ATTACHES DE PRESSE

Laurent Renard / Leslie Ricci
53 rue du Faubourg Poissonnière 75009 Paris
tél : 01 40 22 64 64

DISTRIBUTION

Gaumont / Nicolas Weiss
30 Av Charles de Gaulle 92200 Neuilly sur Seine
Tél : 01 46 43 23 14
mail : nweiss@gaumont.fr

Matériel Téléchargeable sur
www.gaumontpresse.fr

Site Officiel
www.mr73-elfilm.com



PRÉFACE - MR 73

Olivier Marchal n'est jamais très loin dans l'ombre de Schneider, ce flic qui emporte avec lui tant de fantômes et de cicatrices à vif, que la traque et la fuite se confondent en une même exigence. Au 36 quai des Orfèvres, l'institution dévorait les hommes. Dans la visée de «MR 73», c'est le passé du flic qui le broie, et qui lui rappelle sans répit que le présent n'est jamais une affaire classée. «MR 73», ce sont des hommes et des femmes qui croisent leurs destinées et leurs solitudes. La brutalité de la vie et la violence des hommes se conjuguent aussi au féminin dans ce film d'Olivier Marchal qui explore sans anesthésie les conséquences d'un crime et la dévastation des âmes.

Si le polar, le film noir, est le prétexte de «MR 73», c'est aussi l'histoire des sentiments les plus viscéraux de l'être humain. L'histoire des liens du sang, et de ceux qui se font et se défont dans le sang versé, cette étrange osmose qui peut devenir folie.

«MR 73» c'est la violence de la vie et la furie de la mort. Quand l'une et l'autre traversent l'existence du flic, arrachant à chaque fois un bout de sa raison, pour y laisser à la place des parcelles de cœurs battants qui ne lui appartiennent pas... Jusqu'à ce que le flic n'ait plus d'autre choix que sa propre survie au milieu de ses fantômes en sursis.

«MR 73» est un tableau où les sens fondamentaux de la vie jouent de paradoxes et de déséquilibres. Hommes et femmes aux intimités impossibles, familles détruites et rêvées, deuils dans l'oubli ou dans la justice, bien et mal non identifiables. Ce tableau, c'est aussi une esthétique puissante et éloquente qui donne une couleur aux tourments quand Olivier Marchal dans les entraînements du monde policier, dissèque l'âme des hommes. Et par les yeux et les voix des flics, par la mise en scène de ce métier, qui approche de si près tout le spectre des sentiments humains, tout le pire dont l'homme est capable, cette police qui fusionne et sacrifie, «MR 73» atteint une intensité qui va au-delà de l'image.

Olivier Marchal a confié ses démons aux personnages de «MR 73». Schneider et les autres portent en eux des bouts de vraies vies qui n'appartiennent pas au cinéma. Et c'est pour ça que «MR 73» vise juste.

Bénédicte Desforges
(auteur de « Flic, chronique de la Police ordinaire » aux éditions Michalon)

NOTE D'INTENTION - MR 73

Il ne faut pas voir «MR 73» comme une suite à «36», mais peut-être envisager ce film, comme le troisième volet d'un triptyque qui a débuté avec « Gangsters ». Un triptyque qui aurait pour thèmes, la solitude, la désespérance et l'errance. Au travers de ces trois films, j'ai voulu rendre hommage aux flics que j'ai connus. Des flics abandonnés par les leurs, trahis par les instances supérieures et rongés par un métier qu'ils mettent au-dessus de tout.

«MR 73» est un sujet que j'avais en tête depuis 15 ans. Au-delà de l'intrigue policière, je souhaitais réaliser un film sur la rédemption et l'oubli comme condition de notre existence. Pour ce chemin de croix d'un homme ordinaire, j'ai tout de suite pensé à Daniel Auteuil. J'ai écrit cette histoire pour lui. Il a un côté anti-héros nécessaire au personnage de Schneider. Le profil même de l'homme dont on ne se méfie pas. La confiance et le travail de Daniel m'ont permis d'aller plus loin dans l'intensité de jeu. De ce point de vue, le film a été plus dur à faire que «36». Pendant 12 semaines, Daniel a porté ce rôle sans défaillir, habité par la préoccupation première de cette aventure, celle de l'émotion. Je savais qu'avec «36» il fallait surprendre. Mon pari avec «MR 73», c'est de ne pas décevoir !

Olivier MARCHAL



UN TUEUR EN SÉRIE ENSANGLANTE MARSEILLE. LOUIS SCHNEIDER (DANIEL AUTEUIL), FLIC AU SRPJ, MÈNE L'ENQUÊTE MALGRÉ L'ALCOOL ET LES FANTÔMES DE SON PASSÉ. LE PASSÉ RESURGIT AUSSI POUR JUSTINE (OLIVIA BONAMY). VINGT-CINQ ANS PLUS TÔT, SES PARENTS ONT ÉTÉ SAUVAGEMENT ASSASSINÉS PAR CHARLES SUBRA. SCHNEIDER L'AVAIT ALORS ARRÊTÉ. MAIS AUJOURD'HUI, PAR LE JEU DES REMISES DE PEINE ET POUR BONNE CONDUITE, SUBRA SORT DE PRISON. CETTE LIBÉRATION ANTICIPÉE VA ALORS RÉUNIR SCHNEIDER ET JUSTINE, DEUX ÊTRES QUI TENTENT DE SURVIVRE AU DRAME DE LEUR VIE.





Olivier Marchal

Après «36 Quai des Orfèvres» est-ce que ce nouveau film est né avec la peur ? Peur de décevoir, du jugement...

Les plus belles émotions de ma vie sont liées à la naissance de mes 3 filles. La sortie de «36 Quai des Orfèvres» restera le quatrième événement de mon existence, bien plus que mon entrée dans la police. Alors si je ressens une peur c'est d'abord celle de ne pas décevoir le public et les gens qui m'ont fait confiance. J'ai mis tout en œuvre pour faire mieux. Avec «36 Quai des Orfèvres» il fallait surprendre avec «MR 73» il ne faut pas décevoir.

Comment cette histoire s'est imposée ?

Dans l'euphorie de la sortie de «36 Quai des Orfèvres» j'ai eu besoin de me réfugier dans l'écriture. J'ai eu beaucoup de propositions. Il a fallu signer un film vite. Je voulais casser avec l'image du polar, alors je suis parti un peu dans toutes les directions. J'ai fini par travailler sur un énorme projet qui parlait de la montée du grand banditisme à Paris pendant l'occupation. C'est un projet qui me tient toujours à cœur mais à l'époque, j'ai eu l'appréhension de me trouver à la tête d'un projet de cette ampleur dont le budget était composé d'un chiffre et de beaucoup de zéro. Je n'étais pas prêt ! En accord avec mes producteurs, j'ai préféré revenir à une autre échelle. Je leur ai présenté l'histoire de «MR 73» que je porte en moi depuis 15 ans et que des événements

personnels ont fait resurgir. Ils m'ont fait confiance et j'ai pu écrire le film en trois mois. Pour la première fois je me suis retrouvé en communion avec les personnages de cette histoire.

Ce nouveau film est-il le prolongement d'un même univers qui a commencé avec «Gangsters», ou l'exploration d'un nouveau monde ?

«MR 73» est le troisième volet d'un triptyque sur la solitude, la désespérance et l'errance. Une ode à ces lendemains qui ne chanteront plus, à ces vies en suspens. Trois films sur l'absence de loyauté d'une institution souverainement corrompue et l'abandon de ceux qui composent sa base. Une édification aux films que j'ai connus et un hommage à ce fantasme d'une quête de l'absolu que beaucoup ont. Cette troisième histoire est inspirée d'une affaire qui n'a conduit à quitter la police. C'est l'affaire qui a fait que je suis devenu athée. Je n'ai plus jamais été le même après. Je me suis retrouvé désemparé et fragile. Grâce à ce film, je remonte à la surface. La boucle est bouclée !

Comment définiriez-vous «MR 73» : Polar, Tragédie ou Film Noir ?

«MR 73» est un drame. Un film sur la rédemption et l'oubli, sur les conditions d'existence. Mais c'est aussi le dernier chemin de croix d'un policier, une descente aux enfers, un douloureux cri d'amour... Au final c'est des dizaines

d'histoires que je raconte à travers le personnage de Louis Schneider, interprété par Daniel AUTEUIL.

C'est un film qui s'inscrit dans des références ?

«MR 73» s'inscrit dans la tradition des films comme «Adieu, ma jolie» de Dick Richards avec Robert Mitchum qui pour moi est le meilleur Marlowe vu au cinéma bien au-dessus de Bogart et «The Pledge» de Sean Penn. Chacun peut y voir une citation discrète mais reconnaissante à Jansen alias Yves Montand dans le «Cercle Rouge» mais également à «Angel Hear». Schneider, c'est un mélange de tous ces flics qui ne tient que sur la culpabilité. Un jour, il a débordé et depuis il se lève chaque matin avec le besoin de se racheter afin d'obtenir son passeport pour mourir.

Louis Schneider, a-t-il une similitude avec Léo Vrinks de «36 Quai des Orfèvres» ou avec Franck Chaievski de «Gansters» ?

Le point commun entre ces personnages, c'est leur volonté d'accomplir leur mission et de bien faire leur travail. La « vocation » est un des thèmes récurrents qu'on trouve derrière les personnages de Chaievski, Vrinks et Schneider. Ils sont honnêtes par rapport à leur fonction et sont animés par le même besoin de vérité. Chaievski est un chien fou, tandis que Vrinks et Schneider tiennent plus de Bourvil dans le «Cercle Rouge» ou de Claude Brasseur dans la «Guerre des polices». Autre recouplement entre les personnages de mes films, l'abandon. Ils sont abandonnés parce qu'ils sont différents. Louis Schneider est différent parce qu'il est alcoolique. «MR 73» parle de l'impact de ce métier sur ceux qui le font. Le métier de flic est dangereux parce que les choses nous échappent et que nous couvrons d'un résultat ou d'une mission nous sommes amenés à faire des choses qu'on ne ferait pas en temps normal et qu'on supporte plus ou moins bien. Certains y prennent goût, d'autres trouvent ça répugnant. Et puis il y a ceux comme Schneider qui acceptent mais qui ont besoin d'expédients à côté pour le faire. En cela Schneider est un mort vivant.

Où se situe l'aventure de ce film ?

Dès l'écriture, il y avait un pari. Il me fallait être honnête et ne pas trahir la mémoire des victimes que j'évoquais car je m'inspire d'une histoire vraie qui au final est diluée dans une dramaturgie fictionnelle. Pour le respect de la mémoire de ces gens-là, il fallait que le film soit une œuvre à part entière avec toute la magnificence, la beauté et l'impact que doit avoir chaque séquence. Je ne voulais pas être dépassé par la volonté de bien faire, mais être sincère. Ma préoccupation première a été l'émotion. Le fait d'avoir retrouvé cette petite fille jouée par Olivia Bonamy vingt ans plus tard est un événement tellement extraordinaire que j'ai eu envie de le partager. Je me suis dit que la vocation de quelqu'un qui fait des films, c'est aussi de faire participer ce morceau d'émotions qui ont été les mien-nes à travers 20 ans d'existence au moment où cette histoire est arrivée et la sortie du film. Je souhaitais transmettre au public ces moments de vie, en lui disant que des événements comme ceux que je raconte existent et que la vie d'un flic ça peut-être aussi ça !!! Et puis il y a le choix de Daniel Auteuil et de sa confiance qui font aussi partie de l'aventure. Il fallait l'amener à être meilleur que dans «36 Quai des Orfèvres». Et ce n'est pas rien.

Pourquoi avez-vous choisi de retravailler avec Daniel Auteuil ?

Parce qu'il est le meilleur acteur de sa génération avec Gérard Depardieu. J'ai eu la chance d'avoir les deux. Pour «MR 73» c'était l'un ou l'autre, et c'est Daniel qui a parlé le premier. Ce que j'aime chez Daniel, c'est son côté anti-héros. Pour un mec comme Schneider il me fallait un type dont on ne se méfie pas.

Vous disiez que «36 Quai des Orfèvres» c'est la police telle que vous la fantasmez. Où est le fantasme dans «MR 73» ?

Dans la quête d'absolu. C'est Schneider qui se donne la mort à la fin pour rejoindre sa femme. Le repos n'arrive que lorsque la vie s'éteint. «Il faut faire

l'amour à la vie pour s'aimer soi-même» chantait Philippe Leotard. Moi la vie, je ne lui fais plus l'amour depuis longtemps. Je n'aime pas les gens qui font la vie. Je fais l'amour au cinéma car mes angoisses s'évaporent dès que je suis sur un plateau de tournage.

Le flingue dans le polar c'est quoi : un symbole ou une figure de style ?

C'est le symbole d'une police révolue. Le Manurhin MR 73 est un revolver mis en production en 1973 et fabriqué à Mulhouse. Il s'agissait alors du premier revolver construit en France depuis 1892. Il a été développé pour répondre à la demande d'un revolver de très haute qualité de la part de la police et de la gendarmerie, notamment de leurs unités spéciales. C'est ce qui a remplacé ma première arme, un Smith & Wesson. J'ai pas de rapport fétichiste aux armes. Je n'ai jamais eu une arme personnelle comme certains, mais quand on a eu un objet comme celui-là dans les mains, on ne peut-être aussi ça !!! Et puis il y a le choix de Daniel Auteuil et de sa confiance qui font aussi partie de l'aventure. Il fallait l'amener à être meilleur que dans «36 Quai des Orfèvres». Et ce n'est pas rien.

Pourquoi Marseille comme scène de votre intrigue ?

L'idée de tourner à Marseille, c'est d'abord une volonté de se passer avec l'image de «36 Quai des Orfèvres» et de Paris, tout en gardant l'aspects grande métropole avec ses tentacules. Je suis venu quelques fois dans la cité phocéenne. Je m'y suis senti bien. J'ai besoin de pénétrer un décor et de l'habiter pour pouvoir y inscrire un univers et me décider par la suite à y tourner. C'est souvent les décors qui inspirent la mise en scène de mes films. Mais il n'est pas de filmer Marseille, mais qu'on la ressent de une façon primaire et insidieuse comme étant un des ingrédients de cette histoire.

Une des caractéristiques du film noir des années 30, c'est le reflet d'un contexte économique et social. Votre film est-il le reflet d'une réalité ?

Il est le reflet d'une époque de barbarie absolue. D'autant plus que cette barbarie est à visage humain. Une époque qui n'a jamais été aussi vulgaire, quotidienne, banalisée. Où l'on troque le pardon des coupables contre la souffrance des victimes.

Est ce qu'on peut vous définir comme un réalisateur ou la formule est un peu simpliste, réductrice ?

Le cinéma réaliste m'ennuie. «36 Quai des Orfèvres» était réaliste dans le fond mais pas dans la forme. Je cherche à faire du spectacle tout en partageant mes émotions. L'Homme ne m'intéresse que quand il est nanti d'une hostilité. Et pour moi c'est la ville et sa société urbaine qui rendent le mieux cette tension que je cherche pour évoquer cette époque cruelle. Ce n'est pas être réaliste que de suivre un homme confronté à des choses extraordinaires. Je ne fais pas de documentaire. Raconter des choses excessives comme étant les plus ordinaires, c'est la clef de l'art de la fiction, non ?

Pourquoi Marseille comme scène de votre intrigue ?

L'idée de tourner à Marseille, c'est d'abord une volonté de se passer avec l'image de «36 Quai des Orfèvres» et de Paris, tout en gardant l'aspects grande métropole avec ses tentacules. Je suis venu quelques fois dans la cité phocéenne. Je m'y suis senti bien. J'ai besoin de pénétrer un décor et de l'habiter pour pouvoir y inscrire un univers et me décider par la suite à y tourner. C'est souvent les décors qui inspirent la mise en scène de mes films. Mais il n'est pas de filmer Marseille, mais qu'on la ressent de une façon primaire et insidieuse comme étant un des ingrédients de cette histoire.

Est ce que vous choisissez vos acteurs en fonction de leur parenté avec le rôle ?

Je choisis mes acteurs parce que j'ai envie de travailler avec eux. Parce que la fonction de quelqu'un qui fait des films c'est de mettre en haut de l'affiche des gens qui le méritent et je pense notamment à ma famille d'acteurs, Guy Lecluyse, Francis Renaud, Gérald Laroche et Catherine Marchal. Francis, c'est Patrick Dewaere. C'est une plaie vivante sur laquelle on jetterait des poignées de sel du matin au soir. Catherine c'est sa mélancolie qui me bouleverse. C'est aussi une maman, ça n'est pas qu'une actrice, c'est pour cela que je l'aime. Guy c'est la bonté absolue. Gérald c'est l'humilité. Daniel Auteuil, c'est la reconnaissance et la fusion entre nous. Gérard Depardieu, c'est un être désarticulé que la vie a écartelé. Il a laissé des morceaux partout. Cette famille d'acteurs m'a apporté l'amour et la dévotion qu'ils ont pour ce métier, l'abandon au personnage et ils m'ont permis de prendre confiance en moi. Mais au-delà de cette tribu, j'ai toujours fait mes castings avec des personnalités bien plus qu'avec des acteurs. Le problème des Français c'est qu'ils sont acteurs d'abord sur leur fiche de paie ! Comme beaucoup de réalisateurs je me suis trouvé confronté au narcissisme pervers et absolument déplacé de certains acteurs. Trop peu d'acteurs prennent de risque en France et qu'on ne me dise pas que c'est parce qu'on ne leur permet pas. C'est faux ! Il faut renouveler le vivier sinon c'est la mort de notre cinéma. Je n'ai envie de travailler qu'avec ceux qui le méritent et là, on rejoint le problème de compétence dans la police comme ailleurs, ceux qui travaillent dans ce pays pour la plupart ne sont pas à leur place.

Dans cette famille, il y a des nouveaux entrants. On commence avec Christian Mazzuchini...

Il est entre Iggy Pop, Rod Stewart et Jean-François Balmer. C'est un mélange de gueules incroyables. C'est pour moi la représentation emblématique du second rôle comme Robert Dalban l'a incarné. Dans son look, sa dégaine et sa

gueule il véhicule déjà un personnage. Philippe Nahon, indépendamment de son talent, c'est pour moi un honneur de travailler avec celui qui a joué dans «Le Doulous» de Melville. Moussa Maaskri, j'ai travaillé avec lui en tant qu'acteur. J'aime son comportement sur un plateau et il a un physique qui existe à l'écran. Olivia Bonamy, elle est jolie sans la sophistication. Elle a une puissance de jeu et une émotion qui sont vraisemblables sans être artificielles.

Au regard de vos personnages, votre cinéma n'est-il un cinéma de l'errance, une quête pour s'accepter ?

Ces personnages qui se cherchent et qui ne se trouvent jamais, c'est un peu mon cas. Il y a un peu de moi dans tous ceux que je filme, dans la violence de Kovalski comme dans la mélancolie de Marie Angeli. Je suis un peu comme Schneider, le travail est pour moi la seule manière d'avancer dans la vie, la seule façon de m'en sortir. Faire un film, c'est accompagner d'anciennes souffrances en de nouvelles douleurs. Aujourd'hui c'est le cinéma qui me tient la tête hors de l'eau. Je suis un pessimiste joyeux !





Daniel Auteuil

Comment introduiriez-vous Louis Schneider, votre personnage ?
C'est un bon flic. Mauvais mari, il n'a pas eu le temps d'être bon père. C'est un survivant.

Après «36 Quai des Orfèvres» vous aviez fait une demande ou exprimé un désir de retravailler avec Olivier Marchal ?

Nous n'avons pas cessé de nous parler durant cet entre deux. Nous savions que l'histoire devait se poursuivre car nous avions, lui et moi, des choses à explorer.

Quelle a été votre première émotion ?

La première émotion, c'est d'avoir le scénario entre les mains. C'est toujours un cadeau auquel on ne se fait pas. Le temps, l'expérience, le succès toutes ces choses formidables quand la vie et ce métier vous sourient, n'altèrent jamais pour un acteur la joie de découvrir un nouveau rôle, une nouvelle aventure, une nouvelle histoire.

A quel moment est venue la représentation extérieure de Schneider ?

Chacun a sa façon de travailler. La mienne est très axée sur l'imaginaire et sur le rêve. Très tôt j'avais projeté une idée de cette silhouette. J'ai par exemple proposé à Olivier l'idée des lunettes. Une façon de mettre une légère opacité

entre le personnage et les autres. Elles cachent les nuits sans sommeil et les larmes secrètes de Schneider. Mais encore une fois, quand on est en présence d'un bon scénario tout est inscrit sur la partition.

Lors de la lecture du scénario avez-vous ressenti une peur ou une angoisse particulière ? Celle notamment de jouer le déclin d'un personnage et de rendre crédible ce naufrage ?

Je n'ai jamais peur. Je peux avoir des inquiétudes sur l'avenir et de quoi il se fera, mais les seules choses qui m'effraient sont celles sorties de mon imagination. Je n'appréhende pas un scénario, un film encore moins. Je suis sur un plateau avec une équipe n'est pas une menace parfaite. Ce sont pour moi les lieux les plus sécurisants. Tout a été contrôlé, préparé pendant des mois. J'ai un confort absolu. Je n'ai plus qu'à me glisser le plus langoureusement possible dans le plaisir de jouer la comédie. Et puis si Olivier est réalisateur, il n'en est pas moins acteur. Du coup quand il écrit tout est testé. Tout est jouable. Tout est consommable.

Louis Schneider, a-t-il une similitude, un lien de parenté avec Léo Vrinks, votre personnage dans «36 Quai des Orfèvres» ?

Ils ont le même âge, la même profession sauf que Léo Vrinks avait des raisons d'espérer et que Louis Schneider n'en a aucune. C'est un personnage de tragédie.

Une image floue. Une présence fantomatique qui est accentuée par le travail de mise en scène, de lumière et de cadrage. La force de ce personnage, c'est qu'il a déjà été habité et hanté puisqu'il vient d'Olivier, de son expérience durant laquelle il a été touché par la détresse des gens qu'il a croisés. Schneider comme Vrinks dans «36 Quai des Orfèvres» ou les personnages de «Gangsters» sont des tentatives d'Olivier pour Être dans la vie. C'est une façon d'expulser ses propres fantômes. Plus il les chasse, plus il pourra aller vers d'autres films. Il ne fait que débuter dans le métier de metteur en scène. Acteurs, nous sommes tous très chargés de l'univers d'Olivier MARCHAL. C'est en ce sens qu'il est un vrai auteur. Il nous restitue un vécu et un parcours avec une vraie profondeur.

Schneider s'est abandonné à l'alcool. Qu'est ce qu'il y a derrière cette dépendance ?

Une façon de déposer le fardeau de sa pensée, un anesthésiant contre sa douleur. Une manière de rester en vie.

La motivation à jouer un truand ou un flic est-elle la même ?

Les deux doivent toujours sauver leur peau. Ce sont des hommes qui ont les mêmes préoccupations de survie. Ce qui change c'est la morale.

N'y a-t-il que le polar qui donne cette densité au jeu de l'acteur ?

Cette densité entre la violence et l'émotion vient de la vie. Ensuite elle se replace dans le cinéma qui n'est que du rêve.

Un homme rongé par les doutes et les tourments des comportements humains, c'est le profil des personnages qui nous rappelle ceux que vous avez incarné dans « Quelques jours avec moi » ou dans « Un cœur en hiver ». Cette incommunicabilité qui semble se dégager de vous, c'est le fantasme des réalisateurs ou c'est un trait de votre personnalité ?

Les personnages détenteurs d'un secret sont intéressants à jouer car chacun peut y projeter ses propres fantasmes.

Refus du spectaculaire, sobriété et rigueur, le cinéma d'Olivier Marchal n'évoque t-il pas une certaine tradition du cinéma français ?

C'est un film puissamment classique dans la teneur des comportements psychologiques. Néanmoins la notion de spectacle reste très présente.

En quoi Olivier Marchal est-il moderne ?

Il n'y a rien de plus moderne que le classique. Regardez un film de MELVILLE ou de SAUTET, il y a dans la façon de filmer et de montrer les gens une intemporalité. Plus les années passent moins on est confronté à un choc de mode. La force de ses films, c'est qu'ils ne sont pas des films à la mode.

Claude Sautet était considéré par les acteurs comme un moniteur de chemin. Olivier Marchal, s'inscrit-il dans cette démarche ?

Il a lui aussi sa façon d'aborder son métier de manière artisanale. Jour après jour il essaye d'arracher à la vie ce qui fait le sel d'une séquence, d'un film. Quelque chose qu'on n'a pas encore vu ailleurs et qu'on verra après.

Le travail d'un artisan se construit aussi sur l'amélioration. De quelle manière Olivier Marchal a perfectionné son approche de metteur en scène ?

En prenant le risque de simplifier, d'être moins réaliste, en ayant davantage confiance en son propre univers et en la manière de présenter son point de vue.

On dit que les meilleurs moments d'un acteur c'est quand il n'a plus de maîtrise. Ce sont les erreurs, les hésitations. Les moments où il perd le contrôle. Est ce que la direction d'acteur c'est pousser l'acteur à s'abandonner ?

Oui. L'art du cinéma consiste à montrer. A partir du moment où le metteur en scène se place bien, il n'a plus qu'à demander à ses acteurs de s'inscrire dans ce cadre avec un rythme donné. Puisqu'il est aussi acteur, Olivier mime les scènes.

Cela pourrait être un danger. Moi, ça ne me dérange pas d'être dans une forme de reproduction. Surtout qu'il montre bien. Les acteurs sont des éponges. Où trouver au plus près et au mieux la réalité du personnage si ce n'est chez celui de qui ça vient ! Et puis je me suis fait sa tête donc il y a comme une continuité entre moi et ce personnage qu'il a écrit et qu'il aurait pu jouer. Je prolonge l'expérience.

Qu'est ce que vous partagez avec Olivier Marchal ? La même blessure, la même charge émotionnelle, la même appréhension du métier ?

Le même plaisir et la même fierté. J'ai toujours désiré faire ce métier, chez lui ça a été plus long à se réaliser. Au final, on se retrouve avec le même enthousiasme de faire les choses. Il y a aussi entre nous une confiance réciproque. Chacun avec

ses doutes tente d'avancer et de les exprimer. Celui qui sort que l'autre a le plus raison s'efface. Ce n'est pas une façon de « céder » mais bien de « aider ».

La violence est présente dans le film. Elle est d'ailleurs parfois plus dans les silences que dans les actes. C'est difficile à jouer à la violence ?

On ne peut pas la jouer, il faut l'avoir en soi. Et si possible l'avoir maîtrisé.

Elle existe cette violence chez Olivier Marchal ?

Elle est là tout le temps. Dans ses moments de joie, de colère, d'extase. C'est un homme violent... aussi, mais il est tellement plus que ça !

Les hommes et les femmes forment de drôles de couples dans les films de Olivier Marchal. Les hommes sans les femmes seraient-ils perdus ?

C'est la faiblesse des hommes qui perd les hommes. Ce n'est pas les femmes.

Quels sont les rapports entre Schneider et Maïté ?

C'est une relation d'amitié et de respect. Une vision commune du monde. Ce sont deux types de la même génération qui ont les mêmes méthodes. Deux bons flics avec leurs excès mais qui avaient des règles. Maïté va tenter de maintenir la tête de Schneider hors de l'eau. Mais il y a un moment où l'on ne peut plus rien pour personne.

Kovalski pour Schneider, c'est l'ennemi juré ?

Non. C'est le mépris juré !

Tous les personnages du Cinéma d'Olivier Marchal n'ont-ils pas l'errance comme point commun ?

Il n'y a pas d'errance. Ce qui les réunit, c'est leur détermination. Ce sont des personnages qui essayent de vivre et de s'en sortir à leur façon. Ils n'acceptent pas ce que la vie ou la société leur imposent. Ils refusent de se résigner. En cela ce sont des personnages honnêtes et convenables.

Claude Sautet disait que «Ce sont les contraintes qui rendent une aventure excitante, pleine d'inconnues». Où se situe l'aventure sur ce film ?

D'être toujours à la hauteur de ce que l'auteur a imaginé. Quant à la contrainte, c'est de passer au-dessus de ce que l'auteur a imaginé et s'approprier son invention. C'est cela l'enjeu, lui restituer ce qui vient de moi.

Déjà deux films avec Olivier Marchal. Qui est-il : un chef de troupe, de tribu ou de famille ?

C'est un metteur en scène. C'est donc tout cela à la fois avec en plus une ambition artistique audacieuse.





Olivia Bonamy

Comment présenter Justine ?

Au moment où l'on prend Justine dans le film, c'est quelqu'un qui ne peut pas être dans la vie. Ce n'est pas quelqu'un qui est en sursis, c'est quelqu'un qui est en survie : elle porte en elle la culpabilité d'être encore en vie après la mort de ses parents. Elle a sauvé la vie de sa sœur, mais elle n'a pas pu faire plus que ça. Ce n'est pas quelque chose qui s'est brisé, c'est quelque chose qui n'a pas pu se construire. Justine, c'est juste une hormone de croissance qui l'a faite pousser. Mais au final, elle reste une petite fille.

C'est un personnage difficile à approcher ?

Ce film s'est construit de l'intérieur. Je ne l'ai pas construit avec des mots ou avec des réflexions psychologiques. Tout était de l'ordre du ressenti. Il y avait des choses que je pouvais palper, des ambiances, des musiques qui étaient constitutifs de la personnalité de Justine. Ce personnage relève plus d'une construction émotionnelle que d'une construction mentale. Bien sûr je me suis posé des questions mais je n'avais pas envie de définir des réponses. Pour moi, les réponses je voulais les trouver lors de la réalité du tournage. C'est d'ailleurs la réalité parfois frontale et brutale des documentaires de Depardon qui m'ont aidé dans mon travail.

C'est aussi une grande sœur. Quelle est la raison de ce climat froid entre Blandine et Justine ?

Pour Blandine, il peut y avoir un après. Pour Justine, c'est peu conceivable. Il y en a une qui est dans le chagrin et l'autre qui arrive à évoluer dans sa vie. Que sa sœur ait réussi à se construire, Justine le vit comme un abandon. Elle n'a pas pu opérer, contrairement à Blandine ce que Boris Cyrulnik appelle la résilience. Cette aptitude à résister au choc et à se développer en dépit de l'avversité. « MR 73 » c'est aussi le récit de ces hommes et ces femmes qui peuvent surmonter les pires tragédies. Quand le grand-père dit à Justine qu'il ne fait pas pluie sinon il aurait pris un fusil pour les tuer tous, il faut entendre une détermination. Dans l'immédiateté de cette horrible nuit il a fait le choix d'être réducé à de la vie. Il n'a pas laissé la place au deuil. Il a été aussi radical que la mort. Pas de compromis, pas de larmes, de chagrin mais la vie pour seuls cours.

Qu'est ce que Justine et Schneider partagent ?

Ce qu'il y a entre Justine et Schneider, c'est d'abord un regard, une considération. C'est la seule personne qui connaît son histoire. C'est le premier regard humain qu'elle croise après le massacre de ses parents, quand elle et sa sœur sont cachées au fond d'une armoire. L'image est significative, Schneider le fixe

les sort de l'obscurité dans laquelle elles s'étaient blotties, où elles avaient trouvé refuge. Ils partagent le même rapport à la mort. On leur a arraché la vie, on a déraciné la vie de leurs proches. C'est grâce à ce regard que celle qui n'était alors qu'un fantôme va accepter de garder l'enfant qu'elle porte. Elle qui n'arrive pas à être dans la vie va être rattrapée par la vie. Cette conscience, elle la doit à cet inconnu qui va devenir sa seule famille. Il incarne plusieurs figures. Entre Schneider et Justine c'est une passion de vie.

Olivier Marchal dit que sa principale préoccupation fut l'émotion. C'est une préoccupation qui a été difficile à tenir ?

Ce qui a été compliqué c'est de contenir l'émotion présente sur le scénario pour ne pas céder à la facilité des larmes et de n'être que dans un numéro de pleureuse. Ce fut possible grâce au regard d'Olivier. Certains réalisateurs pour obtenir ce qu'ils veulent créent un climat de violence ou au contraire prodigue une bienveillance généreuse. Leur but, c'est de visiter la maison des comédiens afin que les émotions surgissent. Je n'ai pas eu de mal à ouvrir la porte à Olivier. Ce n'est pas du fait de mon travail, c'est du fait de son regard. En cela il y a un parallèle avec Justine. Elle cherche un regard pour se construire comme les acteurs le font dans leur travail. Toute la construction du film est là, dans le fait qu'il nous montre l'invisible car il filme la sensibilité. Ce n'est pas palpable, ça se ressent et lui il réussit le tour de force de la capter. C'est à mon sens la marque d'un vrai cinéma : celui qui ne se voit pas.

Olivier Marchal dit « Il y a un peu de moi en tout. Dans la violence de Kovalski comme dans la mélancolie de Marie Angéli ». Qu'est ce qu'il y a d'Olivier Marchal dans votre personnage ?

L'enfant blessé.





Catherine Marchal

Comment vous définiriez «MR 73» ?

C'est un drame sur fond de polar. On évoque plus les hommes que les flics. On parle de l'intérieur de l'être humain et le monde de la police reste un prétexte qui fait décor derrière. Ce qui attire Olivier au cinéma, ce sont ces destins d'hommes qui se perdent plus qu'ils ne se cherchent. Ce regard noir sur le monde c'est le regard de quelqu'un qui a vu le monde par le trou des chiottes, comme il dit. Montrez moi un homme et je vous montrerai une tragédie, ça pourrait être un résumé d'Olivier Marchal !

Olivier Marchal dit avoir commencé ce tournage avec la peur, parce que « avec ce film il faut convaincre ». C'est un sentiment que vous a ressenti tout au long du film ?

Il a la même angoisse comme si «36 Quai des Orfèvres» n'avait jamais existé. Comme s'il n'avait jamais tourné d'autres films avant.

Olivier, metteur en scène n'en est pas moins acteur. Quand il dirige parfois il mime les scènes. Ce mimétisme est-il un danger pour l'acteur ou une inspiration ?

Il ne l'a jamais fait sur les autres films. Sur ce scénario, il raconte une histoire

personnelle plus que sur les autres films où il retracait des histoires vraies mais qu'il n'avait pas vécues. Avec «MR 73», il est dans le récit d'une histoire qu'il a vécu et j'imagine qu'il aurait envie de jouer tous les personnages. Et puis il y a des moments où il veut tellement quelque chose de précis qu'il ne trouve pas d'autre moyen que de le faire pour s'exprimer.

Quel est l'intérêt de Marie Angéli pour Schneider ?

C'est plus que de l'intérêt, c'est une admiration profonde pour le flic: un amour qui est passé à côté pour l'homme. Cet amour, elle l'a enfoi au fond d'elle-même par dignité face au drame de Schneider. Mais c'est un amour qu'elle porte toujours. Il y a une communauté de destin entre elles. Il y a la même passion de ce métier, un passé chargé, un avenir noir et un destin brisé.

Vous interprétez un commissaire. Une femme à la tête d'un commissariat sorti de nulle part.

J'ai l'impression que c'est un commissariat fantôme où tous les personnages sont des destins perdus. C'est un peu le commissariat de la dernière chance avec toute la lie de la police réunie là. Mais j'ai l'impression que c'est peut-être la chose qui est récurrente dans le cinéma d'Olivier, toutes ces personnes sont

à la limite du bien et du mal. C'est cette frontière qu'il aime explorer. Cet espace où les destins vont basculer.

Quels sont les points communs entre les trois femmes que vous incarnez dans les trois films d'Olivier Marchal ?

Tous ces personnages ont la solitude en commun. Pour lui c'est très photogénique parce que ça amène un mystère, une vie noire, une mélancolie, une tristesse... Marie Angéli c'est la continuité de Eve Verhagen de «36 Quai des Orfèvres». C'est une Eve Verhagen qui a beaucoup vieilli, qui a beaucoup vécu. Si moi j'ai vieilli de 3 ans entre «36 Quai des Orfèvres» et «MR 73» le personnage, lui a vieilli de 15 ans. Eve était dans l'idéalisme, dans une volonté de transparence et d'honnêteté que Marie Angéli a perdu. Marie Angéli c'est un personnage qui est sur une émotion qui va sortir mais qui ne vient pas. Elle est sur une émotion rentrée.

Les scènes de violence sont courtes mais existantes. Y a t-il chez Olivier Marchal une fascination pour la violence ?

Que ce soit entre les hommes ou dans les rapports suggérés entre Kovalski et Marie Angéli, la violence est toujours la manifestation de la faiblesse. C'est la lâcheté des hommes qui existe et qu'Olivier ne veut pas oublier. Il a toujours eu conscience et dit que la lâcheté faisait partie de l'homme. Il n'y a pas de fascination ou de peur de la violence. Il l'a vécue dans son ancienne vie et elle cohabite encore aujourd'hui avec ce qu'il est. Elle sera toujours présente.

Film après film Olivier se rapproche t-il de lui même ou au contraire s'éloigne de ce qu'il était ?

On va voir s'il fait d'autres films mais j'ai l'impression qu'à l'avenir, il mettra une distance de plus en plus importante entre lui, son intimité et les histoires qu'il racontera et qu'il filamera.

Ce film, il le dédicace à la femme que vous êtes et à vos enfants ça vous a surpris ?

Ce film, il l'a écrit tout seul avec des moments de doute pendant lesquels il a failli tout arrêter. C'était une période très difficile pour lui durant laquelle il a souffert parce qu'il revivait des événements douloureux de son passé. Si sa famille n'avait pas compris et accepté, durant quelques mois cette retraite et ce comportement, il aurait perdu le confort d'écriture. Et puis il y a un corollaire entre le personnage de Schneider et le message de cette dédicace. Schneider perd tout quand il perd sa famille. La perte de ses attaches sentimentales, cela peut arriver à n'importe qui n'importe quand, et que c'est la chose dont on se ne remet jamais. Dédier ce film à sa famille, c'est dire qu'il nous aime et que sans cet amour, il n'y a pas de travail possible.

Puisqu'il y a une part d'Olivier Marchal dans chacun de ses personnages, qu'est ce qu'il a de lui dans Marie Angéli ?

Une solitude et une tristesse immense. Une droiture, une noirceur de la vie et une dévotion totale à son métier.





Guy Lecluyse

Quel personnage interprétez-vous ?

Jumbo est un flic qui fait partie de la police scientifique. On est loin de la version américaine des « Experts ». Il est le premier sur les scènes de crime et photographie ce qui servira de preuves par la suite à l'enquête. C'est un personnage avec lequel j'ai eu beaucoup de mal. Des trois personnages qu'Olivier m'a fait incarner dans ses films, Jumbo est celui auquel je trouvais le moins d'humanité. J'ai aucune béquille sentimentale avec lui. C'est un homme assez solitaire, ce que je ne suis pas. Son boulot, il le fait en traînant des pieds, ce que je ne fais pas... C'est un homme qui ne cristallise aucun amour, et j'ai dû faire avec ça. J'ai composé. J'ai fait du faux avec du vrai !

Dans le schéma des rôles qui composent ce film où se situe Jumbo ?

De Matéo, Kovalski ou Schneider, le personnage de Jumbo me paraît le moins défini. Non pas qu'il soit moins bien écrit mais on ne sait pas s'il appartient au côté des bons, représentés par Schneider et Matéo ou à l'autre rive, celle de Kovalski et de Roques. C'est un personnage qui déambule entre le bien et le mal. Alors que les autres flics forment des binômes, Jumbo est un homme seul et sans attache. Ce n'est pas un hasard si Olivier l'a écrit dans ce sens. Car c'est la condition de nombreux flics qui sont arrivés accompagnés dans leur existence avec des enfants et une femme et qui ont été massacrés par leur vie de flic et de fait ont perdu toutes leurs attaches sentimentales. Jumbo, lui, est arrivé dans la police démunie de tout cela. La solitude et l'errance c'est peut-être aussi le seul point commun entre tous ces personnages. Chacun le gérant de façon différente.

Comment définiriez-vous «MR 73» ?

Spontanément on peut dire polar, mais c'est plus que ça. C'est une histoire

d'amour, un thriller... Il y en a pour tout le monde. Après on peut le voir aussi comme une peinture de mœurs, un film social et politique par rapport à ce qu'il dénonce de l'humanité qu'il représente. Sans être un réquisitoire c'est un appel à regarder autrement les flics. Le mal-être de la police, c'est certainement où le flic est à la fois pas aimé pour son boulot et qu'on est pourtant bien content d'appeler quand on est dans la merde. Ca reste des hommes à qui on demande de nettoyer et de faire le tri de ce que la société a de plus abject : tueurs, malfrats... « Cette vie existe aussi », c'est ce que semble nous dire Olivier.

Olivier Marchal metteur en scène n'en est pas moins acteur. Comment se concrétise sa direction d'acteurs sur le plateau ?

Quand il dirige, Olivier mime parfois les scènes. Il aime bien prendre la place du comédien, puisqu'il l'est lui-même. Certain pourraient y voir un danger, celui de tomber dans le mimétisme moi j'y trouve une inspiration. Quand je le vois faire c'est comme s'il nous montrait le film qu'il a déjà fait dans sa tête. Il nous fait un storyboard vivant. Il nous montre ce qu'il voudrait que le personnage fasse. C'est un gain de temps. Après il nous laisse faire. A aucun moment on se sent offusqué de cela en se disant qu'il veut prendre notre place. Parce qu'à aucun moment à la fin de la prise, il nous demande de recommencer parce qu'on n'a pas joué comme il l'avait fait. Il montre aux acteurs comme on montre à un enfant comment on marche, et c'est l'enfant qui va marcher. Les parents ne marchent pas à la place de leurs enfants.

Puisqu'il y a une part d'Olivier Marchal dans chacun de ses personnages, qu'est ce qu'il y a de lui dans Jumbo ?

Peut-être ce qu'il y a de moins sentimental.



LISTE ARTISTIQUE - MR 73

Daniel AUTEUIL	Schneider
Olivia BONAMY	Justine
Catherine MARCHAL	Marie Angéli
Francis RENAUD	Kovalski
Gérald LAROCHE	Matéo
Guy LECLUYSE	Jumbo
Philippe NAHON	Subra

LISTE TECHNIQUE - MR 73

Scénario original et dialogues	Olivier Marchal
Produit par	Cyril Colbeau-Justin, Jean-Baptiste Duport, Frank Ghout
Producteur Exécutif	David Giordano
Cadreur	Berto
Montage	Raphaële Urtin
Son	Pierre Mertens
Régisseur Général	Benoît Charrié
Décors	Ambre Sansonnetti ADC
Directeur de la photographie	Denis Rouden AFC
Costumes	Marie-Laure Lasson
Musique Originale	Bruno Coulais











MR 73

DÉSIGNATION ET RÉFÉRENCE DU REVOLVER MANURHIN (ARME À RÉPÉTITIONS À 6 COUPS).

MR = ABRÉVIAISON DU SIGLE INTERNATIONAL DU FABRICANT D'ARMES, DE LA MANUFACTURE DE MACHINES DU HAUT RHIN, « MANURHIN », SOCIÉTÉ CRÉÉE À MULHOUSE EN 1920.

73 = ANNÉE DE LA MISE SUR LE MARCHÉ DU REVOLVER MANURHIN « MR73 ».

